

GUERRE
EN RUSSIE
ET EN FRANCE,
JUSQU'A LA BATAILLE
DE WATERLOO.



A PARIS,
Chez TIGER, Imprimeur-Libraire, rue du
Petit-Pont, n°. 10.
AU PILIER LITTÉRAIRE.

250

31637

~~25~~

309

Guerre de Russie.



Incendie de Moscou.

BIBLIOTHEQUE
- M. N. -
LOUVRE

Alban

1812

BATAILLES,
COMBATS ET VICTOIRES

BIBLIOTHEQUE DES MUSEES DU LOUVRE
52.934

10R
251

DES
ARMÉES FRANÇAISES
EN RUSSIE
ET EN FRANCE,
JUSQU'A LA BATAILLE
DE WATERLOO;

PAR M. C***.



A PARIS,
Chez TIGER Imprimeur - Libraire, rue du
Peti-Pont, n°. 10.
AU PILIER LITTÉRAIRE.

1290

On trouvera chez le même Imprimeur-Libraire, les ouvrages ci-après, concernant les guerres, batailles, combats, victoires, etc., des Français.

Batailles, combats et victoires des Français en Espagne et en Portugal, 1 volume.
— En Allemagne et en Belgique, 2 volumes.
— En Autriche et en Pologne, 2 volumes.
— En Egypte, 1 volume.
— En Hollande, 1 volume.
— En Russie, 1 volume.
— En Saxe, 1 volume.

Moreau; sa vie, ses exploits militaires, etc.; 1 vol.
Pichegru; sa vie, ses talens militaires, etc.; 1 vol.

Vie du maréchal Ney, contenant des détails intéressans — Son procès: 2 vol.

Vie d'Athanasie Charette, général vendéen; 1 vol.

Henri de La Rochejaquelein, général en chef de l'armée d'Anjou: suite de la guerre de la Vendée; 1 v.

Tuffin de la Rouerie, général des chouans: suite de la guerre de la Vendée; 1 vol.

Le Siège de Barcelonne, ou les Victimes de l'Inquisition; 1 volume.

Les Conquistans du Nouveau-Monde; ou l'histoire de Christophe Colomb et de Fernand Cortez, traduit de l'Anglois, 2 vol.

Les Filibustiers, en 3 volumes, qui se vendent ensemble ou séparément.

Les douze Césars, 1 vol.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE TIGER.

PRÉFACE.

LA paix conclue à Tilsitt, entre la France et la Russie, devait être de courte durée; les politiques ne la regardèrent que comme une trêve, et la suite prouva que, cette fois, leur prévision ne fut point en défaut. La France et la Russie, pendant deux années, restèrent sous les armes, et comme en présence, chacune d'elles épiait le moment favorable à une nouvelle lutte. La France, par ses conquêtes, était devenue voisine de la Russie, et les intérêts de ces deux peuples, long-tems séparés par leur éloignement, étaient à la fois rapprochés et contraires.

L'ambition effrénée de Bonaparte, qui ne pouvait souffrir d'égal, et qui voulait écraser de sa puissance colossale tout ce qui voulait se dérober à son joug,

méditait depuis long-tems de réduire , au niveau de l'Allemagne , une puissance qui lui portait ombrage , et les prétextes ne lui manquèrent pas , lorsqu'il voulut commencer l'attaque. On prétend qu'un des motifs secrets qui le détermina principalement à entreprendre cette guerre , fut le refus qu'il avait essayé de la part d'Alexandre , dont il avait demandé la sœur en mariage.

D'un autre côté , la Russie , qui ne se tenait pas pour battue , pouvait considérer la puissance de Bonaparte comme attentatoire aux droits des souverains. Pousée d'ailleurs par les instigations de l'Angleterre , et celles des autres puissances du continent que Bonaparte avait abreuvées d'humiliations , elle ne devait pas hésiter à rentrer dans une lice , où elle pouvait ressaisir une influence sur le reste de l'Europe , qu'elle avait presque perdue.

Quoi qu'il en soit , la guerre de Russie

ne porta aucune atteinte aux lauriers des Français ; les désastres qui la suivirent ne doivent être attribués qu'au mauvais calcul de son chef et à l'intempérie de la saison. Grande et terrible leçon pour ces conquérans ambitieux , qui oublient que la fortune est capricieuse , et que la chute est presque toujours voisine du triomphe !

Ferunt fulmina montes.

SOMMAIRE

*De la Guerre de Russie et de la Campagne
de Waterloo.*

www

Préface. — Etat de la France après le traité de
Tilsitt. — Déclaration de guerre entre la France
et la Russie. — Organisation des deux armées. —
Reddition de Wilna. — Passage de la Dwina.
— Combat d'Ostrowno. — Bataille de Smolensk,
entrée des Français dans cette ville. — Légers
combats. — Bataille de la Moskwa. — Entrée
des troupes françaises dans Moscou. — Incendie
et pillage de cette ville. — Causes de l'incendie.
— Rentré dans Moscou. — Affaire de Taroutina
et de Malo-Jarolavetz. — Engagement à Gho-
rodia. — Passage de la Bérésina par l'armée
française. — Entrée à Wilna; départ de cette
ville. — Passage du Niémen. — Arrivée du 4^e
corps en Pologne. — Fin de la campagne.
Débarquement de Bonaparte, et son entrée à Paris.
— Déclaration des puissances alliées le 13 mars.
— Entrée des Anglais et des Prussiens en Bel-
gique. — Départ de Bonaparte de Paris. — Ba-
taille de Ligny. — Bataille de Waterloo.

BATAILLES,
COMBATS ET VICTOIRES
DES ARMÉES FRANÇAISES.

www

BONAPARTE, depuis la paix de Tilsitt,
n'avait pas cru devoir renoncer à l'idée de
porter ses armes en Russie, et d'affranchir
la Pologne du joug de cette puissance. En
conséquence, ayant imposé au peuple
français de nouveaux sacrifices, il fit de
nouvelles levées d'hommes et d'argent, re-
monta sa cavalerie, compléta les cadres
de son infanterie, arma son artillerie au
moyen de ses arsenaux, approvisionna ses
magasins, et, parce qu'il était en état de
faire la guerre, se crut en droit de rompre
le premier la paix; et comme dans toutes
leurs entreprises, même les plus injustes,
les potentats et les conquérans veulent les
colorer des droits de la justice ou des pré-

tentions d'une sage politique, le chef du gouvernement français adressa des reproches à l'empereur Alexandre, et lui fit un crime d'avoir renoué des relations commerciales avec l'Angleterre. Des notes diplomatiques furent échangées de part et d'autre sans aucun résultat. La guerre n'était point encore déclarée, mais la bonne intelligence n'existait plus. On ne pouvait plus se dissimuler que la guerre était inévitable. La Russie faisait ses préparatifs; la France, de son côté, armait sur tous les points de son territoire; des cohortes nombreuses disparaissaient des bords du Tage, et se trouvaient transportées sur les rives de l'Oder avec une promptitude qui tenait du prodige. Ce fut alors que parut ce sénatus-consulte par lequel tout Français était déclaré guerrier: tout était enrôlé jusqu'à l'arrière-ban, et le Français, loin de songer à enchaîner l'ambition de Bonaparte, à punir l'indigne faiblesse du sénat (1), s'oubliait assez pour faire un sujet

(1) Les noms de ces sénateurs méritent d'être assimilés à ceux du sénat de Rome, sous les empereurs Tibère, Néron, Caligula, etc.

de plaisanterie d'une mesure dont les résultats devaient être désastreux.

Dans ces circonstances on avait les yeux fixés sur la Prusse, on la voyait hésiter, on la craignait encore: enfin elle se décida en notre faveur. Mais elle n'était conduite à traiter avec nous que par la crainte: sa capitale était environnée par le corps du duc de Reggio, et sa position donnait la juste mesure de la confiance que sa bonne foi devait inspirer. L'Autriche et les autres états allemands étaient aussi nos alliés; une des principales clauses du traité conclu avec elles était que trente mille hommes seraient fournis par chacune des parties contractantes à l'autre, quand elle serait attaquée: Bonaparte déclara la guerre à la Russie. Le prince de Schwarzenberg marcha sous ses ordres avec les forces promises.

Des corps nombreux défilèrent alors en Allemagne vers l'Oder, que le roi de Westphalie avait déjà passé avec sa garde: les Bavares et les Saxons étaient aussi au-delà du fleuve. Le premier corps était à Stettin, le second marchait sur cette place, et le

quatrième arrivait à Glogau, que les Westphaliens venaient de quitter.

La grande armée était alors imposante : chacun de ces huit corps d'infanterie avaient trois divisions et une de cavalerie : la garde d'élite était de 150,000 hommes, la réserve enfin contenait trois grands corps de cavalerie : plus de mille bouches à feu suivaient ces différens corps.

Le prince d'Eckmühl commandait le premier de ces corps, qui comptait cinq divisions ; le duc de Reggio conduisait le second, le troisième était sous les ordres du duc d'Elchingen, et le quatrième, connu sous le nom d'armée d'Italie, sous le commandement du vice-roi. Le prince Poniatowski et les Polonais formaient le cinquième corps ; les Bavaois et le comte Gouvion-Saint-Cyr le sixième. Le septième était composé de Saxons, et avait pour chef le général Reynier. Les Westphaliens, sous les ordres de leur roi, marchaient au huitième rang : le duc de Bellune attendait que les cadres fussent remplis pour se placer au neuvième. Enfin le maréchal duc de Tarente, avec des Prussiens commandés

par le général Grawert, et des Français conduits par le général Grandjean, formaient le dixième et dernier corps.

Notre armée, par sa composition, rappelait celle de Xerxès, lorsqu'elle marchait pour subjuguier la Grèce. Elle était composée d'Italiens, d'Autrichiens, de Westphaliens, de Bavaois, de Prussiens, de Saxons, et en grande partie de Français. Elle pouvait s'élever à 500,000 hommes d'infanterie et à 60,000 chevaux.

L'armée russe était divisée en deux grands corps, désignés par les noms de première et seconde armée d'ouest. Le premier était sous les ordres du général Barclay de Tolly, le second sous le commandement du prince Bagration : 47 divisions, parmi lesquelles huit de cavalerie, faisaient la force de cette armée. L'empereur Alexandre était à Wilna, le 26 avril, avec tout son état-major.

Quelque assurance que le roi de Prusse eût cherché à donner de sa fidélité, on n'en tint pas moins sur le pied de guerre les garnisons qui restèrent dans ses places. Comme il s'était retiré à Breslau avec les

restes de son armée, tout notre quatrième corps demeura quelque tems à Glogau, pour s'opposer, au cas de trahison, à un coup de main qui nous eût mis dans le plus grand danger.

Le prince Eugène, qui devait arriver à Glogau pour prendre le commandement confié pour lors au duc d'Abrantès, fut retenu quelque tems encore à Paris. Des conférences assez fréquentes qu'il eut avec Bonaparte, l'intention que celui-ci avait manifestée de laisser pendant son absence les rênes de l'empire à un jeune prince, firent penser que le vice-roi allait gouverner la France. Mais son arrivée à Glogau renversa des espérances qui, depuis la répudiation de sa mère, ne paraissaient plus avoir de fondement raisonnable. Le prince Eugène quitta Glogau, se porta à Plock par Posen, et établit une ligne de défense le long de la Narew, qui devait être jointe par les travaux aux lacs qui s'étendent depuis Angerburg jusqu'à Joarrisburg. Son altesse visita la forteresse de Modlin, où s'était rendu le roi de Westphalie : ces deux corps réunis sur les bords du Bug et de la

Narew, on crut que ce lieu serait le théâtre de la guerre; mais Bonaparte arriva à Thorn, et par son ordre le 4^e corps se remit en marche. Le 6 mai, il était à Soldau : toute l'armée exécuta divers mouvemens : Wiltemberg, Rastembourg, Côtzen, Oletzko furent successivement occupés. Nous entrâmes alors en Pologne, où nous prîmes quelque repos tant à Kalwary qu'à Marienpol.

Durant cette marche, Bonaparte visita la place de Dantzig, Osterode, Liebstadt, Kreutzbourg, lieux voisins d'Eylau, de Friedland. Arrivé à Kœnisberg, il fit de nombreuses revues, visita la place de Pillau, et peu de jours après marcha, avec le centre de son armée, le long de la Prégel jusqu'à Gumbinnen.

Cependant la guerre, quoique manifestée, n'était pas encore officiellement déclarée : le général Lauriston avait été envoyé à l'empereur Alexandre pour tenter un accommodement; Bonaparte voulant, par un acte simplement politique, sauver les apparences, et paraître n'agir encore que par la défensive. L'ambassade du comte Lau-

riston ne fut point écoutée. Alors Bonaparte, qui reçut cette nouvelle par le secrétaire de légation, se mit en fureur, et s'écria :

« Les vaincus prennent le ton des vainqueurs ! La fatalité les entraîne : que les destins s'accomplissent ! » Et sur le champ il partit pour Wilkowiski, où il publia une proclamation conçue à peu près en ces termes :

SOLDATS !

« La seconde guerre de la Pologne est
« commencée ; la première s'est terminée
« à Friedland et à Tilsitt : à Tilsitt, la Rus-
« sie a juré éternelle alliance à la France,
« et guerre à l'Angleterre. Elle viole au-
« jourd'hui les sermens, elle ne veut don-
« ner aucune explication de son étrange
« conduite, que les aigles françaises n'aient
« repassé le Rhin, laissant par là nos alliés
« à sa discrétion.

« La Russie est entraînée par la fatalité !
« les destins doivent s'accomplir. Nous
« croit-elle donc dégénérés ; ne serons-
« nous plus les soldats d'Austerlitz ? Elle

« nous place entre le déshonneur et la
« guerre. Le choix ne saurait être douteux.
« Marchons en avant ! passons le Niémen,
« portons la guerre sur son territoire ! La
« seconde guerre de la Pologne sera glo-
« rieuse aux armes françaises, comme la
« première ; mais la paix que nous con-
« cluerons portera avec elle sa garantie,
« et mettra un terme à la funeste influence
« que, depuis cinquante ans, la Russie a
« exercée sur les affaires de l'Europe. »

Cette proclamation, dépourvue de motifs raisonnables de guerre, et remplie des termes d'une jactance démesurée, ne laissa pas d'enflammer le courage des soldats qui voyaient avec plaisir qu'en commençant la seconde campagne de Pologne, ils laissaient derrière eux le fleuve où ils s'étaient arrêtés en terminant la première. Ils brûlaient de passer le Niémen, de fuir le triste sol de la Pologne, où ils éprouvaient tous les besoins et toutes les privations.

Le premier corps de l'armée russe, composé de 20,000 hommes, et commandé par le prince Wittgenstein, était en ce moment à Rosseina et Keidanouï. Le deu-

xième corps, sous les ordres du général Bagawout, également de 20,000 hommes, gardait Kowno; le troisième, fort de 24,000 hommes, New-Troki; il était commandé par le général Schowoaloff. Le général Tutschkoff, avec le quatrième corps, occupait l'espace compris entre New-Troki et Lida.

Le second corps, ou seconde armée d'ouest, était composée des 5^e et 6^e divisions, formant 58,000 hommes par leur réunion: le général en chef Bagration tenait ces forces en Wolhynie près Grodno: enfin on organisait dans cette province les 9^e et 15^e divisions qui devaient agir contre le duché de Varsovie.

Le général Eblé (1), et les équipages de pont, arrivèrent le même jour près du

(1) J. B. baron Eblé, général de division, né à Saint-Jean de Rosbach (Moselle) en 1759, se distingua à l'armée du Nord, à celle de Rhin-et-Moselle, en Italie, en Espagne, et dans la campagne de Russie, et mourut à Königsberg des suites des fatigues de la guerre, le 2 janvier 1813.

Niémen. Bonaparte visita la ligne, déguisé en soldat polonais; il fit commencer les opérations à huit heures du soir. Trois compagnies de voltigeurs de la division Morand passèrent le Niémen, et protégèrent des travailleurs occupés à construire trois ponts sur ce fleuve.

Au point du jour on approcha de Kowno; le général Pajol fit occuper la ville par un bataillon. Le 24 et le 25 juin, le passage fut exécuté sur les trois ponts, tandis qu'on en construisait un troisième sur la Wilia. Le roi de Naples marchait les mêmes jours sur Zismori; les maréchaux prince d'Eckmühl et duc d'Elchingen se portaient l'un à Rounsichiki, l'autre à Kormelov. Le lendemain 29, notre cavalerie légère était à dix lieues de Wilna: les Russes en sortirent, et se retirèrent derrière la Wilia: alors une députation vint présenter les clefs de la ville de Wilna à Bonaparte. On rapporte une anecdote qui peut n'être point vraie, mais qui du moins est vraisemblable, et qui expliquerait comment les Russes battirent en retraite après s'être mis en mesure de se défendre. On dit qu'au moment

où l'empereur Alexandre allait s'opposer au passage de nos troupes, le général Barclay de Tolly se jeta à ses genoux, le conjura de ne point exposer ses sujets à une armée nombreuse et forte de ses triomphes, et lui assura que dans le sein de la Russie, cette même armée se détruirait d'elle-même: on ajoute que l'empereur se rendit à ce conseil. Le général Bagawout rentra dans le pays sur la Dwina, le prince de Wittgenstein sur Wilkomir, après avoir quitté la Samogitie, dont l'avait chassé le duc de Reggio.

Cette fuite simulée fut enfin expliquée par une proclamation que les Russes répandirent sur les bords de la Dwina, et dans laquelle ils disaient: « Ne vous laissez point tromper à nos mouvemens: vous connaissez trop les Russes pour croire qu'ils fuient devant vous; ils accepteront le combat, et votre retraite sera difficile. » Cette pièce était terminée par une invitation d'abandonner les drapeaux d'un homme qui les sacrifiait à une folle entreprise, et de rentrer en France; et par l'offre d'un asile à ceux

qui renonceraient volontairement à soutenir la cause de l'ambition.

Cependant une rencontre eut lieu près de Veltoro, et la canonnade fut soutenue avec chaleur de part et d'autre. Enfin nous eûmes l'avantage; le prince russe fut repoussé au-delà de la Dwina, sans qu'il fût même en son pouvoir de protéger sa retraite par l'incendie du pont.

Le deuxième corps, fortement placé, résistait à nos attaques, le général Bagration déployait de grands talens militaires; et, sachant mettre à profit les nombreux corps de cosaques qu'il avait sous ses ordres, il eût sans doute gardé la province qu'il occupait, mais il reçut l'ordre de se réunir au général Barclay de Tolly. Le prince d'Eckmühl, pour s'opposer à cette jonction, se porta sur la route de Minsk.

L'armée d'observation passa le Niémen le 29; le 30, ce fleuve fut aussi traversé par les divisions des généraux Delzons et Broussier (1): la garde effectua son pas-

(1) J. B. Broussier, lieutenant-général, né près de Bar-le-Duc, en 1766, et mort en 1814, avait

sage le lendemain. Cette journée du 5o fut marquée par des disgrâces si extraordinaires, que l'homme le moins superstitieux aurait pu les regarder comme le présage des misères futures de l'armée. Une disette extrême faisait déjà pressentir quelles seraient un jour les privations que l'armée souffrirait. La pluie tombait par torrens, et accablait les hommes et les chevaux qui ne pouvaient trouver d'abris; les hommes résistèrent, mais la difficulté des chemins, rendus impraticables par des torrens de pluie, acheva d'anéantir ces derniers; on les voyait tomber par centaines: tristes avant-coureurs des maux innombrables que devait souffrir cette armée, puisqu'elle avait à supporter de pareils fléaux pendant les beaux jours de juillet, dans un climat où l'hiver est intolérable, même pour les indigènes.

Dès les premiers pas que l'armée fit en

quité le séminaire pour entrer dans la carrière des armes, où il se montra avec la plus grande distinction.

Russie, les hommes clairvoyans devinèrent qu'elle aurait beaucoup à souffrir. Les villages qu'elle traversait étaient abandonnés, souvent saccagés, et les bestiaux emmenés. Ce n'était que dans les villages dont une partie de la population était juive, qu'on pouvait trouver quelques secours, parce que les Juifs n'avaient pas abandonné leurs habitations. Aussi les vivres de l'armée n'étant pas assurés par des magasins, les soldats ne subsistaient qu'en pillant les habitans; de là résultèrent une confusion extrême, et cette funeste indiscipline qui est toujours la marque certaine de la ruine d'une armée.

Notre quartier général fut établi à Wilna pendant plusieurs jours: Bonaparte y reçut une députation qui lui présenta l'acte dressé par la Lithuanie confédérée. Dans cet acte, on lui demandait de reconnaître l'indépendance de la Pologne, de prêter secours à ce vieux peuple qui, par une suite de revers, se trouvait revenu à son berceau: la députation fut accueillie, mais ne reçut aucune réponse décisive, et s'en retourna désabusée.



Pendant le séjour de Bonaparte à Wilna, le premier corps et la cavalerie du général Grouchy⁽¹⁾ poursuivirent la division russe, commandée par le prince Barclay de Tolly, tandis que le centre de notre armée, composé des autres corps, marchait sur Dinabourg : nous avançons aussi sur Ochmiana et Rudniki.

La pluie, qui avait tombé par torrens quelques jours auparavant, avait rendu les chemins impraticables, et nos troupes dirigées sur Rudniki ne purent y arriver qu'après une marche des plus pénibles et une fatigue extrême. L'ennemi ne rendait point notre situation plus fâcheuse, et nous avançons dans le pays sans qu'une seule rencontre nous forçât au combat.

Au passage de la Dwina, tenté par le général Nansouty, les Russes firent cepen-

(1) E. comte de Grouchy, lieutenant-général et maréchal d'Empire en 1815, né à Paris en 1766, était dans les gardes-du-corps du roi avant la révolution. Il a servi avec distinction dans les armées françaises.

dant quelque résistance ; mais la bravoure française l'emporta encore. D'un autre côté, notre cavalerie était attaquée par des troupes ennemies qui sortaient de Drissa, et le général Koulnew faisait prisonnier un de nos généraux, M. de Saint-Geniez, qui, pris à l'improviste, perdit sa brigade presque toute entière.

Le 6 juillet, il y eut encore un engagement près de Ponieviez, où l'avantage nous resta.

Le 22, lorsque l'armée d'observation arrivait à Botscheiskovo, il lui fallut résister à une nuée de cosaques, qui se précipitèrent sur ses flancs. Mais les capitaines Rossi et Ferreri, chargés de protéger sa marche, les mirent promptement en fuite. Le 25 nous arrivâmes à Bezencovitschi ; le général Osterman s'y trouvait avec des forces considérables ; mais il se retira à notre approche, et repassa la Dwina. Nous occupâmes le bourg où les tirailleurs russes nous inquiétèrent quelque tems.

Le lendemain, Bonaparte et le quartier général arrivèrent dans ce village, qui fut tout à-coup encombré de troupes. En quit-

tant cette place, l'armée se dirigea sur Ostrowno. La division du général Delzons, au moment où elle y arrivait, fut attaquée par l'ennemi: le prince Eugène, qui suivait, entendit la canonnade; il hâta sa marche, et rencontra un aide-de-camp du général Delzons qui lui apprit qu'un combat sanglant venait de s'engager. Alors il fit arrêter ses bagages; et, suivi de son seul état-major, il arriva à Ostrowno, et se joignit au roi de Naples, qui y amenait avec lui les divisions Bruyères et Saint-Germain, et la treizième division d'infanterie. L'affaire était terminée; nous avions tué beaucoup de monde à l'ennemi, et nous lui avions enlevé 20 pièces de canon.

Quelques escarmouches suivirent le combat d'Ostrowno, et l'ennemi changea tout à coup de système: il ne nous abandonna plus aucune place qu'il ne l'eût auparavant arrosée de notre sang. Le 27 juillet, nos troupes approchèrent de Witepsk à la portée du canon. Les Russes qui l'occupaient en sortirent, nous lancèrent quelques boulets, et prirent possession d'un immense plateau qui domine toutes les routes par lesquelles

quelles on peut pénétrer dans la place: la cavalerie ennemie, forte et nombreuse, se rangea en bataille dans la plaine. L'avant-garde de notre armée passa un petit pont, et descendit aussi dans la plaine: elle se mit sur une hauteur en regard du plateau où s'était établi l'ennemi. Le 16^e de chasseurs à cheval commença l'attaque; mais il fut repoussé avec perte par les cosaques de la garde royale. Il allait même essayer une défaite complète, si 200 voltigeurs ne se fussent détachés pour aller le soutenir. Ces 200 braves firent des prodiges de valeur sous les yeux de la grande armée, qui, placée sur les collines comme en amphithéâtre, ne perdait rien de leurs mouvemens. Bonaparte envoya un aide-de-camp savoir de quel corps étaient ces voltigeurs. Il lui fut rapporté qu'ils étaient du 9^e, et presque tous enfans de Paris: « Allez leur dire, répondit Bonaparte à son aide-de-camp, que ce sont de braves gens. » Le lendemain leur bravoure fut récompensée.

Le 16^e de chasseurs se replia sur la 14^e division, et fut protégé par le 55^e régiment, commandé par le colonel Grosson.

Russie.

B

La 15^e division passa devant la 14^e, et se porta sur les hauteurs qui dominent le plateau. Dans cette position, on n'était séparé du camp russe que par la rivière de Loutchesa ; on feignit de la vouloir passer. Tout-à-coup le feu cessa ; nos divisions ne se tinrent pas sous les armes , et cette suspension, au moment où une affaire sérieuse s'engageait, est peut-être sans exemple. L'on garda de part et d'autre les positions qu'on avait prises. Le premier corps de la garde impériale vint nous joindre , et la nuit se passa dans l'attente d'un combat que l'on regardait comme inévitable le lendemain. Le lendemain cependant, à la pointe du jour, on fut tout étonné de voir que l'armée russe avait battu en retraite ; la grande armée se mit aussitôt à sa poursuite : la garde impériale et Bonaparte restèrent à Witepsk.

Le prince d'Eckmüll fut attaqué, et culbuta l'ennemi près de Mohilow.

Nous enlevâmes les jours suivans quelques bagages à l'ennemi : un convoi presque sans escorte fut rencontré et pris à Sourai ; un autre, fortement protégé, fut

attaqué et enlevé le pistolet au poing à Veliz. L'armée marcha alors sur Smolensk, où se livra une affaire générale, à laquelle cependant n'assista point le quatrième corps, qui, après avoir occupé successivement Liozna, Liouvavitschi, Liadouï et Siniaki, bivouaquait alors à une lieue de Korouitnia.

Le combat de Smolensk a été rapporté, de la manière suivante, par un officier qui y fut présent, M. Eugène Labaume, ingénieur géographe au 4^e corps. Voilà son récit que nous ne faisons que transcrire :

« La position que nous conservâmes jus-
 « qu'au 13 de ce mois (août), avait fait
 « soupçonner à l'ennemi que nous atta-
 « querions Smolensk par la rive droite du
 « Borysthène ; mais tout-à-coup l'empereur,
 « par une manœuvre prompte et
 « inattendue, fit passer toute son armée
 « sur la rive gauche de ce fleuve. Le même
 « jour, le roi de Naples, commandant
 « toujours l'avant-garde, et appuyé par
 « le corps du duc d'Elchingen, arriva
 « à Krasnoë, et engagea un combat
 « contre la 25^e division russe, forte de cinq

« mille fantassins et de deux mille chevaux.
 « Dans cette brillante affaire, nous primes
 « des canons et des prisonniers. Après ce
 « succès, Bonaparte, dès le 16 au matin,
 « s'est présenté avec son armée devant
 « Smolensk. Cette ville a pour enceinte
 « une muraille crénelée, de 4,000 toises
 « de circonférence, épaisse de dix pieds,
 « et haute de vingt-cinq, flanquée de dis-
 « tance en distance d'énormes tours en
 « forme de bastions, dont la plupart
 « étaient armées de pièces de gros calibre.

« Les Russes, croyant toujours qu'on
 « les attaquerait par la rive droite du Bo-
 « rysthène, avaient encore une grande
 « partie de leurs troupes de ce côté; mais,
 « nous voyant arriver par la rive gauche,
 « ils se crurent tournés, et revinrent en
 « toute hâte secourir Smolensk par le point
 « principal où ils allaient être attaqués, et
 « ils s'y portèrent avec d'autant plus d'ar-
 « deur qu'Alexandre, en quittant l'armée,
 « avait recommandé de livrer bataille pour
 « sauver Smolensk.

« Après avoir passé la journée du 16 à
 « reconnaître la place et ses environs,

« Bonaparte donna la gauche au duc d'El-
 « chingen, en appuyant sur le Borysthène;
 « le prince d'Eckmüllh eut le centre; le
 « prince Poniatowski la droite; plus loin
 « et de côté la cavalerie du roi de Naples;
 « enfin la garde en réserve. On attendait
 « aussi le 8^e corps, mais le duc d'Abran-
 « tès, qui le commandait, fit un faux
 « mouvement et s'égara.

« La moitié de la journée se passa en
 « observations. L'ennemi occupait Smo-
 « lensk avec 30,000 hommes; le reste était
 « en réserve sur la rive droite, communi-
 « quant par les ponts construits au-des-
 « sous de la ville. Mais Bonaparte, voyant
 « que la garnison profiterait du tems qu'on
 « lui laisserait pour se fortifier davantage,
 « donna ordre au prince Poniatowski de se
 « porter en avant, ayant à sa gauche
 « Smolensk, et à sa droite le Borysthène;
 « il lui recommanda d'établir des batteries
 « pour détruire les ponts, et par là inter-
 « cepter la communication entre les deux
 « rives. Le prince d'Eckmüllh, qui était
 « toujours au centre, fit attaquer deux
 « faubourgs retranchés et défendus cha-

« cun par sept à huit mille hommes d'in-
 « fanterie. Le général Friand acheva l'in-
 « vestissement entre le premier corps et
 « celui des Polonais.

« Vers midi la cavalerie légère du général
 « Bruyères chassa celle des Russes, et prit
 « possession du plateau le plus rapproché
 « du pont. Les 60 pièces furent disposées
 « en batterie, et tirèrent si juste sur les
 « masses restées sur l'autre rive, que cel-
 « les-ci furent contraintes de se retirer.

« Pour répondre à cette batterie, on nous
 « en opposa deux de 20 pièces. Le prince
 « d'Eckmühl, chargé d'enlever la ville,
 « confia l'attaque du faubourg de droite
 « au général Morand, celle du faubourg
 « de gauche au général Gudin. Après une
 « vive fusillade, ces deux divisions enle-
 « vèrent les positions de l'ennemi, et le
 « poursuivirent avec une rare intrépidité
 « jusque sur le chemin couvert, qu'ils
 « trouvèrent jonché de cadavres. Sur notre
 « gauche, le duc d'Elchingen enleva de
 « même les retranchemens occupés par
 « les Russes, et les contraignit de rentrer
 « dans la ville et de se réfugier dans les

« tours ou sur les remparts, qu'ils défen-
 « dirent avec acharnement. Alors le géné-
 « ral Barclay de Tolly, prévoyant qu'on
 « allait tenter l'assaut de la ville, fit ren-
 « forcer la garnison par deux nouvelles di-
 « visions, et deux régimens d'infanterie
 « de la garde. Le combat dura toute la
 « nuit; mais bientôt après on aperçut des
 « colonnes de fumée; à mesure que l'obs-
 « curité devenait plus grande, on voyait
 « distinctement les flammes qui, dans un
 « instant, se communiquèrent aux prin-
 « cipaux quartiers de Smolensk. A une
 « heure après minuit, les débris de la ville
 « furent abandonnés. Nos premiers gre-
 « nadiers, à deux heures du matin, se
 « disposèrent à monter à l'assaut, quand
 « à leur grande surprise ils s'aperçurent
 « que la place était entièrement évacuée.
 « Nous en primes possession, et nous
 « trouvâmes dans ses murs plusieurs pièces
 « d'artillerie, que l'ennemi n'avait pu em-
 « mener. »

Le lendemain nous entrâmes dans Smo-
 lensk, cette ville ne présentait plus que
 l'image de la mort et de la dévastation; les

rues et les places étaient encombrées de soldats russes morts ou expirans ; de tous côtés on ne marchait que sur des ruines ou des cadavres ; sous les décombres brûlans s'offraient les squelettes noircis des habitans que le feu avait consumés. Au milieu du tableau effrayant de la destruction, on voyait le propriétaire qui, entouré des restes de sa famille infortunée, pleurait la mort de ses enfans ou la perte de sa fortune, tandis que le soldat victorieux occupait son habitation, et voulant bien le laisser déplorer ses malheurs sur le seuil de sa porte.

Nos succès n'étaient pas moindres sur la Dwina : nous restions sur la défensive, mais l'ennemi ne tentait pas une seule attaque qu'il n'eût aussitôt lieu de s'en repentir. Dans une des affaires qui s'engagèrent sur ce point, le duc de Reggio fut grièvement blessé d'un biscayen à l'épaule, et le commandement fut remis au général Gouvion-Saint-Cyr. Celui-ci disposa tout pour attaquer l'ennemi à la pointe du jour, et le lendemain le corps de Witgenstein fut complètement battu à Polotsk.

Le duc d'Elchingen, ayant traversé le

Borysthène au-dessus de Smolensk, réunit son corps à celui du roi de Naples, et l'ennemi, forcé de battre en retraite devant ces forces réunies, prit position au plateau de Valontina. Ce plateau, appelé par les Moscovites *champ sacré*, ne put les sauver de nos coups ; le général Gudín, soutenu par la division Ledru, l'en chassa malgré une vive résistance. Ce général périt glorieusement dans ce combat (1).

Smolensk et Witepsk qui, par leur position, ferment le passage situé entre la Dwina et le Borysthène, étaient en notre pouvoir : nous pouvions fortifier ces deux places, prendre nos quartiers d'hiver, et au retour du printemps la Russie était forcée de nous demander la paix, ou de s'exposer à une ruine totale : mais nous poursuivîmes le cours de nos victoires, et Bonaparte trop ambitieux nous fit trouver une défaite

(1) Le comte Gudín, né à Montargis en 1768, avait fait ses premières armes avant la révolution, et il s'illustra depuis dans les guerres de 1805, 1806, 1807 et 1809.

et des malheurs sans nombre, dans ces champs où nous ne devons rencontrer que la victoire et des trophées nouveaux.

Si les différens corps de l'armée ne trouvaient qu'une faible résistance, ils éprouvaient des privations qui augmentaient journellement par le système de défense adopté par l'ennemi. Depuis bien avant Smolensk, où les Juifs avaient cessé d'être mêlés avec la population du pays, l'armée ne trouvait que des bourgs, des villages et des châteaux entièrement abandonnés, après avoir été saccagés, et le plus souvent incendiés. Les habitans, en fuyant, avaient emporté leurs effets, leurs subsistances, et emmené leurs bestiaux. Partout régnait le silence le plus profond, partout s'offrait l'image de la dévastation : on ne voyait dans les châteaux ou les maisons des riches, que des meubles en pièces, des morceaux de porcelaines épars dans les cours, dans les jardins ; des gravures d'un grand prix, des tableaux précieux, des objets d'art de la plus parfaite exécution ou de la plus grande richesse, étaient brisés, dispersés au gré des vents ; et si, au milieu de

ce désordre et de cette espèce d'abandon auquel l'armée française était livrée, le soldat quittait son corps et en perdait les traces, ne sachant point la langue du pays, et ne trouvant même personne à qui parler, il errait dans de vastes solitudes, et tôt ou tard périsait de misère ou par le fer de l'ennemi.

Cependant notre armée ne cessant point de poursuivre l'ennemi, marcha au-delà de Smolensk, arriva à Ghat, et concentra pendant quelques jours toutes ses forces sur cette ville. Bonaparte venait d'apprendre que le général Kutusow allait prendre le commandement de l'armée russe confiée au comte Barclay de Tolly ; que la paix était signée entre la Russie et la Porte Ottomane, et que l'armée de Moldavie allait marcher contre nous : toutes ces considérations ne l'arrêtèrent point ; il refusa d'écouter la prudence, et ne s'en livra pas moins à un élan inconsidéré.

Un ordre du jour publié le 2 septembre, annonça aux soldats une bataille décisive : Bonaparte les invitait à profiter du repos qu'on leur accordait pour se procurer des

vivres , nettoyer leurs armes , et les exhortait à montrer ce même courage qui tant de fois avait conquis la victoire.

Le général Kutusow , arrivé au camp retranché de Mojaisk , fit exécuter quelques manœuvres le 5 septembre , et les dispositions qu'il prit laissèrent soupçonner qu'il ne refuserait point d'en venir aux mains : il paraissait vouloir protéger Moscou , et nous empêcher d'entrer dans cette ville en nous forçant de rétrograder sur nous-mêmes. De notre côté , cette journée du 5 fut employée à reconnaître les positions de l'ennemi , et à le rejeter de l'autre côté de la rivière ; mais les tirailleurs russes , cachés dans de nombreuses broussailles , en rendaient les approches aussi difficiles que dangereuses , malgré les efforts de nos voltigeurs , qui recommencèrent avec un nouvel acharnement un combat qui fut soutenu avec une égale furie. Bientôt les villages incendiés sur la droite répandirent une affreuse clarté ; les cris des combattans , le fer et la flamme que vomissaient cent bouches d'airain , portant dans nos rangs le ravage et la mort ; enfin toutes les hor-

reurs

reurs d'un combat nocturne furent le prélude de la bataille de Moskowa.

La journée du 6 fut encore occupée par les dispositions d'attaque et de nouvelles reconnaissances. Enfin le jour arriva où , pour la première fois depuis la campagne , nous allions nous mesurer avec l'ennemi en bataille rangée : l'horizon commençait à peine à blanchir , chaque capitaine rassembla autour de lui sa compagnie , et fit lecture d'une proclamation à peu près conçue en ces termes :

SOLDATS,

« Voilà la bataille que vous avez tant désirée ! désormais la victoire dépend de vous ; elle nous est nécessaire , elle nous donnera l'abondance , de bons quartiers d'hiver , et un prompt retour dans la patrie ! Conduisez-vous comme à Austerlitz , à Friedland , à Witepsk , à Smolensk , et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée ; que l'on dise de vous : Il était à cette grande bataille sous les murs de Moscow ; c'est un brave ! »

Russie.

C

Dans ce moment, le soleil, qui s'était levé derrière des brouillards épais, sortit radieux; et Bonaparte, saisissant l'occasion de parler avec cet enthousiasme qui enlève les esprits, dit aux troupes qui l'entouraient: Soldats! *voilà le soleil d'Austerlitz!* Bientôt les troupes furent rangées en bataille, et le signal fut donné.

Les Russes, maîtres d'un plateau d'une étroite étendue, étaient rangés derrière la rivière de Kologha: leur gauche, faiblement protégée, était exposée au feu d'une redoute que nous avions enlevée la veille: un grand nombre des nôtres avait payé ce succès au prix de leur sang: un bataillon entier du 61^e régiment était disparu sous le feu de l'ennemi: aussi, quand Bonaparte, passant une revue, demanda au colonel ce qu'il avait fait d'un de ses bataillons? « Sire, reprit le colonel, *il est dans la redoute!* » Sur le plateau se trouvaient deux redoutes assez fortes, dont une nous avait mitraillé la veille: l'autre par sa position circonscrivait un village détruit où l'artillerie s'était placée: cette dernière communiquait avec le village de

Borodino, position extrêmement avantageuse.

Ainsi, Borodino et un ruisseau qui coule en avant de ce village formaient à l'ennemi une première ligne: d'autres redoutes plus petites et espacées le long de la rivière étaient aussi en son pouvoir.

Quant à nos troupes, leur position était presque déterminée par les succès de la veille. Notre gauche était au-delà du ruisseau de Borodino, que la cavalerie italienne avait franchi dans un dernier combat: notre droite se déployait au-delà de la Kologha, que nous avions aussi traversée, et sur le revers du plateau qui portait les deux redoutes ennemies.

A six heures précises, un coup de canon tiré de notre grande artillerie avertit tous les corps que l'affaire était engagée: aussitôt la 15^e division, qui avait reçu l'ordre de s'emparer de Borodino, marcha sur ce village; mais, au moment où elle allait y prendre position, l'incendie que l'ennemi y avait allumé avant d'en sortir, éclata, et en un instant tout fut en feu: alors nos braves, par un excès de zèle, poussèrent

plus loin leur charge, et coururent s'emparer d'un des ponts qui faisaient communiquer le village avec le plateau. Dans cette nouvelle action, le 10^e régiment, emporté par une ardeur inconsidérée, fut sur le point de se livrer à l'ennemi, et, sans le secours que le 92^e lui porta, il était entièrement détruit.

Bientôt l'engagement eut lieu sur toute l'étendue de la ligne. La 4^e division traversa Kologha au-dessous du plateau, et se mit à couvert du feu que l'ennemi entretenait avec une activité étonnante sur la grande redoute, en se cachant dans un ravin qui l'avoisina. La division Morand s'ébranla, et se dirigea sur la grande redoute. L'ennemi, qui s'aperçut de ce mouvement, vint à sa rencontre, et l'attaqua avec furie : alors le général français détacha le 30^e régiment avec ordre de s'emparer de la redoute : son attente fut remplie. La position fut tournée et prise, notre artillerie couronna les hauteurs : à huit heures du matin, ce succès répondait de la journée.

Cependant la position dont nous venions

de nous emparer était trop importante pour que le général ennemi n'essayât pas de la reprendre ; il nous attaqua de toutes ses masses, et des milliers de Russes tombèrent devant 300 pièces de canon qui les foudroyaient des hauteurs ; ils parvinrent, à force de sacrifices, à rentrer dans la redoute que nous avions occupée. Le 30^e régiment, n'étant point assez tôt secouru, fut forcé de se replier sur la division Gérard ; cette division restait toujours en position du plateau.

Le général Kutusow, enhardi par ce premier succès, ordonna de nous attaquer au centre, et réunit toutes ses forces à cet effet. Le choc fut terrible : nous crûmes même un moment qu'il nous faudrait céder la redoute que nous avions enlevée la veille, quand tout-à-coup la victoire se décida pour nous. Le général Friand accourut à la tête d'une forte artillerie. Quatre-vingts pièces de canon se déployèrent sous les yeux de l'ennemi : les colonnes n'osèrent plus avancer ; elles ne voulaient pas non plus reculer ; elles restèrent long-tems en suspens, et, pendant que l'indécision les

rendait immobiles, elles furent écrasées par la mitraille. L'armée ennemie, frappée pour ainsi dire au sein, cessa peu à peu une résistance inutile. Dans ce moment Bonaparte combattait au centre.

Le prince vit l'ennemi troublé lâcher pied ; il saisit ce moment pour attaquer la redoute devant laquelle tant d'hommes avaient déjà péri : il s'avança au milieu des régimens soumis à ses ordres ; confondu parmi les soldats, il ranimait leur courage. Il adressait un discours à chaque corps ; il avait soin d'y placer le nom des affaires où il avait déployé le plus d'énergie et remporté le plus de gloire : se tournant vers le 9^e de ligne, il dit avec émotion : « Braves soldats ! rappelez-vous que vous m'aviez à votre tête, quand à Wagram vous enfonciez le centre de l'ennemi ». Ainsi soutenus de la voix et de l'exemple, les soldats firent des merveilles ; ils entrèrent dans la redoute par la gorge, et massacrèrent les canonniers jusque sur leurs pièces. L'intérieur de cette redoute présentait un tableau effrayant. Parmi les nombreux blessés dont les cris étaient à peine entendus,

des armes de toute espèce brisées, éparées sur la terre, on voyait des monceaux de cadavres. Les parapets étaient à moitié détruits, les pièces renversées sur leurs affûts brisés. Tous les soldats russes qui étaient dans la redoute périrent plutôt que de se rendre. Toute la batterie fut éteinte. Cependant nous étions encore exposés au feu d'un corps d'infanterie qui, placé dans le ravin, avait quelque tems rendu douteux le succès de notre tentative.

Nos cuirassiers, qui étaient accourus pour attaquer la redoute, avaient été arrêtés par les cuirassiers de la garde, que le général Kutusow leur opposa : ces deux corps de cavalerie se chargèrent avec une égale impétuosité. Jamais combat n'offrit un spectacle plus beau que celui-ci, si l'on examine l'adresse et la bravoure des combattans ; ni un plus hideux, si l'on calcule la quantité de morts qui restèrent sur la place.

Pendant toute l'affaire, le prince Eugène ne cessa de parcourir les postes les plus périlleux, de diriger les corps, de signaler aux artilleurs les points où devait atteindre

Leurs coups: son état-major, aussi exposé que lui, perdit quelques-uns de ses membres.

Bonaparte, après avoir détruit les colonnes ennemies qui attaquaient son centre, fit manœuvrer les Westphaliens sur son extrême droite: par là il espérait occuper l'ennemi, et donner au duc d'Elchingen le tems de tourner une dernière position qui était encore en son pouvoir. Un second plateau, couvert de batteries bien servies, fatiguait nos troupes par un feu continuel, et s'opposa aux manœuvres que le duc allait tenter.

Cependant l'ennemi s'aperçut qu'une longue résistance était inutile: il ne voulut point s'exposer au choc de la garde à pied et à cheval, qui, restée à la réserve, n'avait point encore donné; et ses batteries s'éteignirent sous le feu des nôtres. La nuit survint: nous étions vainqueurs, nous bivouaquâmes sur le champ de bataille.

Alors nous nous aperçûmes de nos pertes: un grand nombre de nos braves avaient payé la victoire de leur sang: beaucoup d'officiers supérieurs avaient perdu la vie

dans cette journée. Nous eûmes 30 généraux blessés; et plusieurs y perdirent la vie.

Le lendemain 8 septembre, nous vîmes clairement que l'ennemi avait dirigé sa retraite sur la route de Mojaïsk: le 4^e corps resta sur le champ de bataille; la cavalerie se mit à la poursuite des fuyards: de nombreux travailleurs furent sur le champ employés à démolir la grande redoute.

Après le passage de la Moskowa, nous eûmes encore à soutenir quelques légers combats dans les villages dont nous primes possession. L'ennemi ne les abandonnait plus sans tenter quelque résistance. A Krasnoë, le colonel Marbeuf fut blessé; à Zwenighorod, nous perdîmes encore quelques officiers; mais peu à peu les efforts de l'ennemi s'affaiblirent: il ne regardait plus comme possible de s'opposer à notre entrée dans sa capitale, il disparut, et nos légions victorieuses, ne trouvant plus d'obstacles dans leur marche, ne s'arrêtèrent que dans Moscou, où elles entrèrent le 14.

La surprise fut le seul sentiment que nous pûmes éprouver en entrant dans cette ville:

pas un habitant ne se montra à nos yeux ; c'était une solitude immense. A notre étonnement se joignit quelque crainte. Nous ne pouvions croire que l'ennemi nous laissât, sans capitulation, sans aucunes conditions, une capitale pour la défense de laquelle il avait d'abord fait tant de sacrifices. Nous craignons quelque piège, et, à chaque instant, nous croyions entendre ou des cris, ou le bruit des armes.

On trouva enfin quelques habitans réfugiés près du Kremlin : leur malheur inspira une juste pitié, et ils n'eurent à essuyer aucuns mauvais traitemens du vainqueur. Maîtres de la ville, et persuadés par une recherche exacte, et par plusieurs rapports qui nous furent faits, que les troupes ennemies s'étaient retirées, et que nous n'avions rien à craindre d'elles, nous nous livrâmes sans réserve à la sécurité ; nous ne songeâmes plus qu'à jouir des avantages que nous offrait une si grande conquête. Nos officiers choisirent pour demeures les plus beaux hôtels de Moscou, et plus d'un sous-lieutenant fut logé comme un prince.

Nous ne pûmes jouir long-tems d'un

camp aussi agréable ; l'incendie nous en chassa. Le 15 septembre, à cinq heures du soir, un tourbillon de fumée s'éleva d'un vaste bâtiment appelé la *Bourse* : nous nous portâmes en foule de ce côté : il nous fut impossible d'enlever aux flammes les richesses précieuses que renfermait ce magasin immense. Les soldats se jetèrent au milieu du feu ; et, le désordre autorisant le pillage, ils emportèrent des draps de toutes espèces, des pains de sucre, des caisses entières de marchandises : nous ignorions encore la cause d'un si grand désastre, et nous espérions que Moscou n'aurait à regretter que ce seul monument. Quel fut notre désespoir quand, le lendemain, à la pointe du jour, nous vîmes sur tous les toits des brandons embrasés que lançait un vent furieux, et que nous apprîmes que le feu était aux quatre coins de la ville.

Alors un spectacle nouveau, mais non moins affreux, vint se joindre aux horreurs de l'incendie : ceux des habitans qui n'avaient pu se résoudre à quitter leur ville, leurs richesses, ou peut-être des malades qui leur étaient chers, sortirent tout

d'un coup des lieux souterrains où ils étaient cachés. Ils vinrent au milieu de leur ville en flamme, tremblans, consternés, se remettre à la générosité du vainqueur; mais cette fois (la vérité de l'historien nous force à le dire), ils n'eurent point à se louer du Français. Le chef de l'armée, voyant la ruine de Moscou inévitable, avait abandonné le Kremlin, et les généraux l'avaient suivi au château de Péterskoë. Alors, les chefs étant éloignés, la licence n'eut plus de frein; toutes les maisons désertes ou habitées furent également livrées au pillage, et les malheureux habitans n'échappaient le plus souvent à la mort, dont les menaçait leur toit chancelant, que pour recevoir un trépas plus cruel sous le fer d'un soldat ennemi.

Les palais, les églises, ne furent point respectés: on entra jusque dans les caveaux de Saint-Michel, destinés à la sépulture des czars; on croyait y saisir des trésors immenses, on n'y trouva que des tombeaux.

Bientôt Moscou ne fut plus qu'un monceau de décombres; quelques frontons en pierre s'élevaient encore au milieu des dé-

bris, mais en partie détruits, ils étaient noircis par les flammes, et ne pouvaient qu'ajouter à l'horreur du tableau. Nos troupes reçurent l'ordre d'évacuer la ville. Une longue file de voitures fut établie en peu d'instans; toutes furent chargées de butin: les habitans, à qui l'on avait enlevé les chevaux qui leur restaient, étaient contraints de trainer eux-mêmes d'autres voitures couvertes de malades, d'enfans et de vieillards. La marche de notre armée, en sortant de Moscou, avait quelque chose qui rappelait les tems antiques: les Moscovites tristes, abattus, suivaient nos soldats, et ressemblaient assez à ces peuples qu'un vainqueur conduirait en captivité après avoir détruit leur ville. Les voitures, chargées des plus riches objets, et surmontées de drapeaux enlevés de Moscou, étaient semblables à ces chars qui portent les dépouilles du vaincu, et précèdent le triomphateur.

L'incendie dura cinq jours entiers, les flammes éclairèrent notre départ d'une lumière affreuse. La ruine de cette ville fut une perte funeste pour l'armée française.

Elle la privait des immenses ressources que cette ville contenait, et la forçait à une prompte retraite, que ses fatigues et son épuisement rendaient déjà dangereux.

Avant de sortir de Moscou, les généraux français firent arrêter, juger et mettre à mort des galériens qu'on avait surpris la torche à la main, le jour où l'incendie avait éclaté. Ces misérables affirmèrent, dans leur défense, que, s'ils avaient mis le feu à la ville, ce n'était qu'après en avoir reçu l'ordre; ils n'en furent pas moins punis; ils n'en étaient pas moins coupables.

Dans les débats qui eurent lieu devant le conseil militaire établi pour juger les incendiaires, nous apprimes qu'on avait caché jusqu'au dernier moment, aux habitans de Moscou, les succès qui nous avaient amenés devant leur ville; qu'on leur avait annoncé à la fois et notre arrivée, et leur départ.

Quand tout espoir fut perdu, le comte Rostopchin, leur gouverneur, les harangua du haut de son balcon, leur cita comme exemple les sacrifices de l'Espagne dans la

dernière guerre, et termina son discours en s'écriant qu'il fallait mieux incendier Moscou que de laisser un asile à l'ennemi! Ce conseil, aussi hardi que désespéré, fut cependant suivi: on assure que la politique du gouvernement l'approuva, et que la destruction de Moscou, en forçant les négocians d'aller habiter Pétersbourg, remplit les vues du cabinet russe, qui voyait avec peine cette classe, la plus riche de toutes, refuser de s'établir dans la ville où était transporté le siège de l'empire.

Les Russes eurent encore, en incendiant Moscou, l'intention de nous contraindre à la retraite; ils réussirent pleinement dans leurs projets. Loin d'abattre les esprits, ce grand sacrifice les avait exaltés: plusieurs Moscovites se jetèrent dans l'armée russe; des levées fréquentes et nombreuses se firent presque spontanément dans toute l'étendue de l'empire. Ainsi quand nous espérions pouvoir encore dicter la paix, on nous préparait une guerre à mort.

Le général Lauriston venait d'arriver au camp du général Kutusow. Après leur entrevue, un courrier partit pour Saint-Pé-

tersbourg; un armistice fut demandé au vice-roi, par les bandes de l'hetman Platow, et nos soldats, rentrés dans Moscou pendant les journées des 20 et 21 septembre, crurent toucher enfin à ce moment tant désiré où une heureuse paix devait rendre la tranquillité à l'Europe, et les laisser jouir du patrimoine de gloire qu'ils s'étaient acquis par tant de fatigues et de dangers. Les ruines de Moscou furent encore une fois exploitées, et les richesses qui en sortirent firent disparaître pour quelque tems l'image de la misère qui nous menaçait: nous n'avions ni pain, ni viande; mais des syrops, des sucreries de toute espèce couvraient nos tables; mais nous buvions dans les plus riches cristaux les vins les plus recherchés; nos chevaux manquaient de fourrages, mais ils étaient couverts des draps les plus beaux, ils portaient les plus riches dépouilles.

Cependant on apprit que les hostilités, interrompues entre les cosaques et le vice-roi, avaient recommencé; que l'ambassade auprès de Kutusow ne devait point avoir de succès. Tout-à-coup le camp changea

de face: ces banquets, où l'on s'abandonnait à toutes sortes d'excès, furent soudain interrompus, les chants cessèrent; on n'entendit plus que des plaintes; on ne racontait plus les exploits de la campagne, on parlait sans cesse des fatigues qu'il avait fallu supporter; on peignait des plus tristes couleurs celles qui restaient encore; on s'affaiblissait contre les périls qu'on allait avoir à traverser, en agrandissant leur image par les craintes les plus sinistres.

Dans ce moment Bonaparte, livré à une aveugle opiniâtreté, s'obstinait à ne pas voir, dans la *démoralisation* de son armée, la nécessité d'une retraite: il formait le plan d'armer le Kremlin, de fortifier une maison de force, appelée *Maison carrée*; enfin, de passer l'hiver dans les ruines de Moscou. Il avait déjà abandonné le projet de marcher sur Pétersbourg; il ne songeait même plus à poursuivre l'armée russe, qui avait opéré sa retraite sur les routes de Jaroslaw et de Wladimir.

L'épuisement de l'armée française rendait les cosaques plus audacieux: forts de notre timidité, ils se jetaient sur les déta-

chemens que nous envoyions à la maraude ; et comme les villages voisins étant dévastés, ces corps étaient contraints d'aller assez loin, ils en triomphaient facilement, en les attaquant avec des forces supérieures. Bientôt le soldat s'aperçut que nous ne pourrions encore long-tems garder notre position ; alors.... il murmura.....

Sur ces entrefaites, Bonaparte reçut la nouvelle de l'affaire de Taroutina : la cavalerie du roi de Naples avait été attaquée à l'heure du fourrage ; les généraux Bagawout et Dery avaient été tués dans un combat qui avait tourné entièrement à notre désavantage. Bonaparte saisit ce motif de départ : il annonça qu'il allait venger les braves morts à Taroutina ; et tous les corps reçurent l'ordre de se porter sur la grande route de Kaluga.

Comme la nuit approchait quand on se mit en marche, on n'alla camper qu'à une lieue de Moscou. La cavalerie italienne restée à Charopovo, en partit le 19 octobre, et rejoignit le corps de l'armée à Babilinka, non loin du château de Troitskoë, où était établi le quartier-général ; la jeune

garde resta dans Moscou, et n'en sortit qu'après avoir fait sauter le Kremlin, et tous les édifices de cette ville qui étaient encore debout.

Le 25 octobre, à cinq heures du matin, une partie de l'armée avait passé la Nara, et le 4^e corps était sur ce fleuve. Jusqu'alors les cosaques avaient fui devant nous ; mais ces cavaliers servaient d'éclaireurs, et l'armée ennemie, instruite par eux de notre marche, quitta son camp retranché de Lectaskova, et se dirigea sur Malo-Jaroslavetz, que la division Delzons avait ordre d'occuper.

Le général Delzons, trouvant la position sans défense, s'en empara, mais le lendemain 24 octobre, à quatre heures du matin, une infanterie nombreuse se déploya au-devant du plateau où il était monté, et le força de l'abandonner.

Le vice-roi, qui était sur la route de Malo-Jaroslavetz avec son état-major, entendit la canonnade ; il accourut au galop : sa cavalerie, qui le rejoignit bientôt, en vint de suite aux mains avec l'ennemi, et le général Delzons, soutenu par ce renfort

inespéré, tenta de ressaisir la position qu'il venait de perdre; mais les Russes opposant des troupes fraîches aux corps arrivés avec le vice-roi, nous eûmes le dessous encore une fois, et le brave général Delzons (1), atteint d'une balle au front, tomba mort; cette perte fut vivement sentie. Le vice-roi, après avoir donné au guerrier malheureux les éloges et les regrets dont il était digne, envoya à sa place le général Guillemot. Le combat se ralluma alors avec plus de force que jamais: de nouvelles troupes russes, arrivées de Lectaskova, culbutèrent les nôtres une seconde fois. Nos soldats, désespérés, allaient se précipiter dans la rivière de Louja, qui coule au-dessous du plateau, quand le colonel Forestier ranima leur courage abattu, et rétablit le combat: alors la division Pino vint au secours de la division

(1) Le baron Delzons, né à Aurillac, après plusieurs actions, parvint au généralat en 1805: en 1806, défendit les bouches du Cattaro, et obtint le commandement en chef des provinces illyriennes.

Delzons; elle arriva sur la hauteur au pas de charge, en poussant des cris de joie, et repoussa l'ennemi de tous les lieux dont il venait lui-même de nous chasser.

Cette brave division décida du succès de la journée: le canon cependant s'entendait encore, et jusqu'à neuf heures du soir nos batteries ne cessèrent point leur feu; nous voulions rendre à l'ennemi le mal qu'il nous avait fait: notre perte était considérable. Un grand nombre d'officiers de marque avait partagé le triste sort du général Delzons.

Le lendemain, Bonaparte arriva à Malo-Jaroslavetz: il parut surpris du nombre des morts, et de l'acharnement avec lequel on avait combattu de part et d'autre; il loua la bravoure du 4^e corps, et dit au vice-roi: « Eugène, l'honneur de cette journée vous appartient tout entier. »

Après cette victoire, l'armée exécuta sa retraite sur Viazma à marche précipitée, dans la crainte qu'elle eût d'être coupée par les Russes, laissant le premier corps pour former l'arrière-garde, détruisant les caissons et les équipages, que le défaut

de chevaux morts de fatigue empêchait de traîner, incendiant tout sur sa route (1), et laissant ainsi, par une mesure aussi insensée que barbare, les corps restés en arrière pour protéger sa retraite, dans un dénuement absolu et exposés à toutes sortes de privations.

L'armée traversa, dans sa marche, le champ de bataille de la Moskowa où, cinquante-deux jours auparavant, elle avait remporté une victoire signalée sur les Russes. Ce vaste champ de carnage était

(1) Ces incendies n'eurent point lieu par des soldats isolés, mais en conséquence des ordres de Bonaparte. Indépendamment du mal affreux que ces atrocités faisaient aux corps restés en arrière, elles avaient l'inconvénient de détruire les faibles restes de discipline et de subordination qui existaient dans l'armée. Aussi les excès les plus révoltans en furent la suite nécessaire. « Sous les cendres encore chaudes, dit M. Labaume, que le vent poussait vers nous, étaient les cadavres de plusieurs soldats ou paysans : on y voyait aussi des enfans égorgés, et plusieurs jeunes filles massacrées sur l'endroit même où elles avaient été violées. »

dans le même état que le jour de la bataille : une multitude innombrable de cadavres, privés de sépulture, ayant à peine une forme humaine, et servant de pâture aux chiens et aux oiseaux de proie ; des débris d'armes, des vêtemens sanglans, des tambours, des casques, des cuirasses et des étendards ; tel était le spectacle repoussant qui s'offrait aux regards de ceux qui avaient échappé à cette sanglante journée (1).

Les Russes poursuivaient avec acharnement notre armée, et attaquaient presque tous les jours notre arrière-garde, à laquelle ils faisaient éprouver des pertes con-

(1) Un malheureux soldat ayant eu les deux jambes fracturées le jour de la bataille, vécut au milieu des cadavres jusqu'au retour de l'armée, se nourrissant d'herbes, de racines, de quelques morceaux de pain trouvés sur des morts, et couchant la nuit dans le ventre des chevaux. Dès qu'il aperçut l'armée, il se traîna sur son passage, et fut placé dans la voiture d'un général, attendri d'une aventure aussi singulière que touchante.

sidérables, et qu'ils abimaient surtout par les grandes fatigues qu'ils lui faisaient endurer; mais ce fut à Viazma qu'ils renouvelèrent leurs attaques avec une nouvelle vigueur, et qu'ils seraient peut-être parvenus à obtenir des succès, si le corps du maréchal Ney, qui avait pris position pour protéger l'arrière-garde, n'avait puissamment contribué à les repousser.

A cette époque, le maréchal Ney fut chargé de relever d'arrière-garde le premier corps, et eut à remplir la mission difficile et dangereuse de soutenir la retraite de l'armée devant un ennemi nombreux et qui ne respirait que la vengeance, dans un pays dévasté par le pillage et l'incendie, et qui n'offrait pas la plus légère ressource aux soldats. L'ennemi combattait avec un tel acharnement, qu'il continuait ses attaques, même durant la nuit, et souvent le canon, retentissant dans de vastes forêts, jetait l'alarme dans les corps campés au loin, les arrachait au repos, et les forçait à passer la nuit sous les armes.

Cependant l'armée, soutenue dans sa retraite par le 3^e corps, continuait sa marche,

marche, n'ayant pour nourriture que du cheval, et supportant avec résignation les fatigues et les privations dans l'espérance d'arriver bientôt à Smolensk, lorsque le 6 novembre (1) la température, dont la douceur avait jusqu'à ce jour favorisé sa retraite, changea tout-à-coup: le soleil disparut sous d'épais nuages, et la neige, poussée par un vent violent, couvrit bientôt la terre, et accabla l'infortuné soldat, trop affaibli par les fatigues et la privation presque entière de nourriture, pour supporter cette température sombre et horrible. C'est alors qu'on vit des malheureux, ne distinguant plus la grande route des fossés, être engloutis dans ces derniers qui leur servaient de tombeau. D'autres, pressés d'arriver, pouvant à peine se soutenir, à moitié couverts de haillons et sans chaussures, et privés de nourriture, gémissaient en sanglotant, voyant périr sans pitié, et sans leur donner de secours, les infor-

(1) Les journées des 6 et 7 novembre détruisirent le tiers de l'armée.

tunés qui expiraient autour d'eux , et dont les uns faisaient leurs adieux à leurs frères , à leurs camarades , tandis que d'autres , en rendant le dernier soupir , rassemblaient toutes leurs forces pour articuler le nom de leur mère et du pays qui les avait vu naître. Bientôt la terre fut couverte de cadavres (1), qu'on ne distinguait , par la quantité de neige qui tombait , qu'aux petites élévations qu'ils formaient sur la route. Les chevaux tombaient par milliers et étaient mis en pièces par les soldats , qui s'en disputaient les lambeaux pour les faire griller sur des charbons ardents et les dévorer tout sanglans. Alors l'armée perdit sa force et son attitude militaire. Le passage fut obstrué par les canons et les caissons abandonnés ; une nuée de soldats isolés et désarmés était assaillie par les restes de la population armée , soutenue par les cosa-

(1) Des nuées de corbeaux et des troupeaux de chiens suivaient l'armée , ne vivant que des cadavres dont elle couvrait la route dans sa retraite.

ques , lorsqu'ils s'éloignaient de la route pour chercher des vivres. Il est difficile de se peindre les souffrances de ces malheureux : abimés par la privation du sommeil et des marches pénibles , ne pouvant trouver aucun point pour se reposer sur une terre couverte de neige , repoussés des bivouacs , trouvant difficilement du bois qu'ils s'efforçaient d'allumer , et que bien souvent le vent et l'humidité de l'atmosphère éteignaient ; on les voyait , se réunissant et se serrant comme des bestiaux , se coucher au pied des arbres , ou debout , immobiles , devant les maisons qu'ils avaient incendiés , rester toute la nuit devant ces immenses bûchers , malgré leur faiblesse et les fatigues qu'ils avaient éprouvées.

Depuis Moscou nous étions évidemment en pleine retraite , cependant les feuilles publiques et le journal officiel ne changeaient point encore de langage ; ils conservaient celui d'un peuple vainqueur. La marche de nos troupes était tantôt dépeinte comme une ruse de guerre qui devait tromper les Russes et leur cacher nos desseins sur Pétersbourg , tantôt comme

un changement de position qui devait, en faisant sortir notre armée d'un pays dévasté, la conduire en des lieux où elle trouverait de nouvelles forces, et l'abondance de toutes choses. Bientôt cependant nous apprîmes que, lors de ce dernier combat où nous n'avions acheté la victoire qu'au prix de notre sang, le quartier-général, établi à Ghorodia, avait été assailli et pillé par des cosaques. Cette attaque insolente donna des craintes : on conclut que l'ennemi nous voyait en retraite ; on devina qu'en effet nous lâchions pied.

La victoire de Malo-Jaroslavetz, loin de rendre à nos troupes quelque espoir, ne fit qu'accroître leur découragement ; l'acharnement avec lequel s'était défendus les Russes était la mesure de leurs espérances, et la preuve la plus certaine de l'intention qu'ils avaient de nous accabler pendant la retraite. Ce raisonnement, très-simple, fut fait par tous les membres de l'armée, et même par le soldat. Dès-lors notre perte fut certaine : la famine rendit le maintien de la discipline difficile ; tous les villages, dévastés par notre passage,

furent de nouveau pillés ; quelques soldats, emportés par leur avidité, restaient dans les ruines, et les cosaques qui suivaient l'armée, ne cessaient de les inquiéter, arrêtaient ou tuaient les trainards. Les chevaux périssaient par milliers ; ces animaux, exténués de fatigue, ne pouvaient se soutenir avec une nourriture insuffisante : des escadrons entiers se trouvèrent bientôt à pied, et des pelotons d'infanterie furent occupés à porter une partie des bagages de la cavalerie, ou à traîner des caissons. Tous les villages qui n'avaient point été détruits devinrent des places fortes : les habitans s'y retranchèrent, et les soldats maraudeurs étaient assommés par les paysans russes, qui faisaient sur eux de fréquentes sorties.

Enfin, le 23 octobre, un bulletin, qui fut publié, n'annonça plus de victoires, mais rappela, soit pour soutenir le ton ordinaire, soit pour obtenir une transition, les triomphes de la Moskowa et de Borodino. Le 11 novembre, un autre plus sincère prépara le peuple français aux terribles aveux qu'on avait à lui faire ; voici à

peu près comment s'explique ce rapport :

« L'hiver a commencé le 7 ; la terre s'est
« couverte de neige ; les chemins sont pé-
« nibles à tenir pour les chevaux de traits ;
« beaucoup succombent au froid et à la
« fatigue ; les bivouacs de nuit leur sont
« funestes. Depuis le 6, nous avons perdu
« 5,000 chevaux de trait et 100 caissons. »

Enfin l'armée, qui ne voyait de salut pour elle que dans Smolensk, y arriva après avoir éprouvé de grandes souffrances et couru des dangers non moins grands (1). Le troisième corps, commandé par le maréchal Ney, et formant l'arrière-garde, y parvint aussi, après avoir soutenu les attaques continuelles et journalières des Russes, et éprouvé toutes les souffrances que l'imagination peut créer : la route que ce corps parcourut était couverte de cadavres d'hommes et de chevaux, d'une immense quantité d'artillerie, de

(1) Le quatrième corps perdit beaucoup de monde, son artillerie et ses bagages, au passage du Wop.

bagage, et même de calèches abandonnées, qui obstruaient le passage et retardaient souvent sa marche ; pas un seul village, pas une seule chaumière qui pût lui offrir, la nuit, un asile contre un froid tellement violent, qu'il gelait les hommes qui s'arrêtaient pendant dix minutes ; tout avait été incendié, saccagé par les corps qui le précédaient.

La désolation fut extrême dans l'armée lorsqu'elle apprit qu'elle ne s'arrêterait point à Smolensk, où elle croyait se reposer de ses innombrables fatigues, et que toutes les provisions que contenait cette ville ne pourraient assurer son existence que pendant quelques jours. On éprouvait les plus grandes difficultés pour s'abriter, les maisons étant peu nombreuses et la foule immense. On était entassé dans de grandes salles que les voûtes avaient garanties de l'incendie, et les soldats privés de logemens, campaient au milieu des rues, et mouraient bientôt d'inanition ou de froid auprès du feu même qu'ils avaient allumé, tant l'air était vif. Les hôpitaux, les églises, les maisons un peu considé-

rables étaient encombrées de malades ; et les malheureux qui, par milliers, ne pouvaient y être entassés sur quelques brins de paille, mouraient dans les rues ou sur des charrettes ou sur les caissons qui les avaient amenés. Dès-lors le désespoir s'empara de tous les cœurs ; l'indiscipline fut extrême, et le pillage des magasins, faits par des hommes que la faim tourmentait, ôta à l'armée les faibles ressources qu'elle aurait pu peut-être en retirer pour le reste de sa retraite.

Le 15 novembre, sur l'avis qu'on reçut que les Russes cherchaient à couper la retraite de l'armée entre Smolensk et Krasnoë, elle se mit en marche. Le troisième corps, commandé par le maréchal Ney, fut chargé de faire sauter les fortifications de Smolensk, de brûler les restes de cette ville, et de former l'arrière-garde ; mais peu de tems après le départ de l'armée, Pletman Platow y entra brusquement à la tête de ses cosaques, et, forçant le troisième corps à la retraite, empêcha l'exécution de cet ordre barbare.

L'armée, en sortant de Smolensk, fut frappée d'un spectacle plus terrible que ce

qu'elle avait vu précédemment ; la route, pendant l'espace de trois lieues, était encombrée par des caissons et de l'artillerie qu'on avait abandonnés et dont les atelages étaient expirans ou avaient succombé aux fatigues et aux privations ; ici, c'étaient des débris d'armes ; des casques, des cuirasses, des malles enfoncées, des valises entr'ouvertes et des vêtemens de toute espèce éparpillés ; là, on voyait par douzaines de malheureux soldats, grelottant, s'efforcer d'allumer quelques branches vertes, ou de mettre le feu au pied d'un arbre ; mais bientôt ils succombaient malgré leurs vains efforts, et leurs innombrables cadavres eussent obstrué la route, si on ne s'en fût servi pour combler les fossés et les ornières.

Nous avançons à travers des déserts glacés, laissant sur les chemins que nous suivions le butin enlevé de Moscou, nos propres bagages et nos chevaux. Le 4^e corps occupa successivement Doroghobouï et Krasnoë ; ce fut à deux heures de marche de cette ville que les généraux Poitevin et Guyon reçurent un parlementaire. Un of-

ficier russe , précédé d'un trompette , se présenta devant eux ; le général Guyon s'arrêta , le laissa approcher , et lui demanda quel était l'objet de sa mission ?

« Je viens , dit-il , de la part du général « Milloradowitch , vous annoncer qu'hier » nous avons battu Napoléon , et qu'aujourd'hui le vice-roi se trouve cerné par une « armée de 20,000 hommes ; il ne peut « nous échapper ; mais , s'il veut se rendre , on lui offre des conditions honorables. » Les généraux français , courroucés autant que surpris d'une telle audace , lui dirent d'aller annoncer à son général que , s'il avait 20,000 hommes , les Français en avaient 80,000. Le parlementaire , troublé par tant d'assurance , se retira sur-le-champ.

La phrase insolente de l'officier russe fut aussitôt répétée au prince Eugène : habitué à vaincre , d'abord il ne voulait point croire à cette menace : bientôt il entra en fureur , et jura de périr plutôt que de souiller , par une seule lâcheté , sa gloire militaire ; il n'ignorait pas qu'un combat d'avant-garde s'était engagé entre la garde et le prince

Kutusow , que les soldats français avaient eu le dessous ; mais il avait vu sa brave division opérer tant de prodiges , qu'il ne pouvait penser qu'à la victoire. Il ordonna donc à la 14^e division de faire face à l'ennemi , et de marcher sur un plateau où celui-ci s'était retranché avec deux pièces de canon , les seules qui nous restassent encore. Mais , au moment où nos soldats approchaient du plateau , les Russes mirent à découvert 40 pièces posées en batterie , et firent une décharge qui porta dans nos rangs le désordre et la mort. La 15^e division marcha au secours de la 14^e , qui était malheureusement engagée : le général Ornano conduisit ce mouvement ; il tomba de cheval quand un boulet passa devant lui ; on le crut mort : le colonel Delfanti , officier d'ordonnance , vint remplacer le général , mais une grêle de mitraille l'assaillit , et il fut obligé de sortir des rangs avec plusieurs blessures.

Le canon retentissait avec plus de force que jamais , et les coups qui renversaient les premiers rangs portaient quelquefois le ravage jusqu'aux derrières de l'armée. Le

vice-roi trompa alors l'ennemi par une adroite manœuvre : il feignit de vouloir se faire jour sur la gauche , et rassembla toutes ses forces de ce côté , mais il défilait en même tems vers la droite , avec la garde royale qui n'avait point été engagée ; et , quand l'ennemi marchait pour cerner la 14^e division , tout le corps opérait sa jonction avec la jeune garde en avant de la rivière située à une demi-lieue de Krasnoë. Arrêtés par une vedette qui nous cria le *qui vive!* en langue russe , nous étions perdus si le colonel Kliski n'eût sauvé le corps par son courage et sa présence d'esprit ; il s'approcha du factionnaire , et lui dit : « Malheureux ! tais-toi ; ne vois-tu pas que nous sortons du camp d'Ouwarow , et que nous marchons en expédition secrète ? »

Après la réunion du 4^e corps avec la garde , on livra un nouveau combat à l'ennemi , pour aider les 1^{er} et 3^e corps à sortir d'embaras ; ils étaient cernés comme nous l'avions été la veille. Quatre affaires consécutives n'amènèrent pas les résultats dési-

rés ;

rés ; les Russes nous prirent 25 canons et plusieurs mille hommes.

On s'attendait à un combat qui eût porté le dernier coup à l'armée ; mais le général Kutusow , voulant concorder ses attaques avec l'armée de Moldavie , cessa de nous poursuivre , et remit au jour où nous devions passer la Bérésina , à cueillir des lauriers qu'il eût conquis sans peine à Krasnoë. Le chef de notre armée profita de ce moment de relâche pour se joindre au général Dombrowski , aux ducs de Reggio et de Bellune et passer le Dniéper.

Le duc d'Elchingen passa ce fleuve le 17 novembre ; le reste de l'armée n'était en désordre dans les environs d'Orcha. Le 12 du même mois , Bonaparte , réfléchissant aux suites funestes de l'indiscipline à laquelle ses troupes se livraient , fit publier par trois colonels , et au son du tambour , que tout soldat qui ne reprendrait pas son rang dans son régiment serait fusillé , et que les officiers seraient destitués s'ils ne maintenaient l'exécution de cet ordre , ou s'ils y manquaient eux-mêmes. Ce décret

Russie.

E

ne produisit aucun effet, et n'excita pas même de murmures; le soldat en était arrivé à ce degré de misère où l'insouciance remplace le désespoir. Les corps restaient confondus : on voyait l'infanterie à cheval, la cavalerie à pied. Les soldats s'étaient garantis du froid avec des fourrures de toutes espèces : les uns étaient vêtus à la cosaque, d'autres presque habillés en femmes; et, si cette foule d'hommes si burlesquement accoutrés n'avaient poussé ce seul cri : *du pain ! du pain !* elle eût offert un spectacle aussi comique qu'extraordinaire.

Le 24 novembre, le général Dombrowski et le duc de Reggio se portèrent sur Borisow, pour s'opposer à l'armée de Wittgenstein, qui cherchait à se réunir à celle du prince Kutusow : le duc de Reggio attaqua la division russe du général Lambert et la battit; dans le même moment, le général Berkleim chargeait le 14^e de cuirassiers, et forçait l'ennemi de repasser la Bérésina, après lui avoir pris 2,000 hommes, 6 canons, et quantité de bagages.

Ainsi les Russes, après avoir coupé le

pont de Borisow, occupaient toute la rive droite de la Bérésina. Nos troupes, pour déjouer les manœuvres de l'ennemi, passèrent la journée du 25 à exécuter des marches et des contremarches. Près le village de Studzianen, où nous nous établimes, on construisit deux ponts; le duc de Reggio les passa, et battit l'ennemi qu'il poursuivit jusqu'à la tête du pont de Borisow. Le général Legrand, militaire distingué par ses talens et son courage, fut dangereusement blessé dans ce combat.

Alors le duc de Bellune reçut l'ordre de soutenir le duc de Reggio; il abandonna la position qu'il avait occupée pour tenir en échec le corps du prince de Wittgenstein, et il fut poursuivi dans sa route par l'armée de la Dwina. Pendant plusieurs jours, des corps arrivèrent sur le fleuve; le désordre allait toujours croissant: des pelotons entiers étaient surpris par l'ennemi et faits prisonniers, lorsque le sommeil et le froid les retenaient aux bivouacs après l'heure du départ; les soldats n'étaient occupés qu'à marcher d'un corps de l'armée.

à l'autre pour retrouver leurs officiers, leurs généraux, et cela le plus souvent en vain. Pour dernier malheur, les Français devinrent injustes par l'excès de leur misère; les amitiés furent rompues: un morceau de pain, un brin de paille, furent la cause fréquente de nombreuses querelles; l'égoïsme parut dans son jour le plus affreux: on vit des misérables, auxquels le hasard avait fourni quelque nourriture, se donner la mort en mangeant avec excès, plutôt que d'aider leurs compagnons par un juste partage.

Le 27 novembre, à trois heures après midi, Napoléon était près de la Bérésina, sur une hauteur où s'était reposé Charles XII, le 25 juin 1708, lorsqu'il marchait sur Moscou. Comme le roi de Suède, Bonaparte avait éprouvé aussi de grands revers après de grandes victoires! A cette époque, Bonaparte reçut la nouvelle des défaites de Minsk et de Borisow; il apprit aussi que le pont avait été enlevé par l'ennemi, et que les magasins étaient perdus. Il se détermina alors en faveur d'un pas-

sage sur la Bérésina, et résolut de brusquer cette affaire, pour mettre à profit l'avance qu'il avait encore sur les troupes du général Kutusow. Il envoya des cavaliers en partisans sur le fleuve, pour sonder l'endroit où l'on pourrait effectuer le passage, et s'assurer des forces de l'ennemi; trois points s'offrirent aux recherches, mais chacun présentait de grands désavantages: à Weselewo, le terrain était disposé de manière à ne pas permettre une attaque de vive force; un marais immense, traversé d'une jetée étroite, était défavorable à une manœuvre dans laquelle il eût fallu se déployer; à Ucholoda, le passage était plus facile; mais, en Popéran sur ce point, l'armée se dirigeait sur Minsk, s'éloignait de Wilna, et allait se jeter devant le corps du général Kutusow; enfin à Borisow, des batteries placées sur des hauteurs formaient un demi-cercle, devant la concavité duquel il fallait passer. Les obstacles, pendant quelque temps, rendirent Bonaparte incertain de la marche qu'il devait ordonner; on croit même

qu'il eut d'abord le projet de se diriger sur Minsk.

Au reste, si sa résolution fut telle, elle ne tarda point à changer. Il apprit que le corps de Wittgenstein était sur les traces du 9^e corps, près Cholopeniczi; et cette nouvelle confirmant les soupçons qu'on avait que l'amiral Tchitchagow était seul sur la rive droite, il était alors possible de passer le fleuve sur un seul point à Weselowo, dans le cas où l'amiral resterait avec ses forces à Borisow; sur deux points, à Borisow et à Weselowo, s'ils les divisait. L'armée française avait repris sa discipline à l'approche du danger; les rangs se formèrent sur les bords du fleuve, et une masse de 80,000 hommes, encore assez forte en artillerie, pouvait lutter avec avantage.

Le 25, l'amiral reçut des généraux Wittgenstein et Kutusow l'avis de se porter sur Beresino, dont nous nous rapprochions pour prendre la route d'Igumen et de Minsk. Le 26, l'amiral, pour suivre le conseil qu'il venait de recevoir et ne

point dégarnir Borisow, se porta sur Szabaszewiczi, avec la seule division Woinow.

Pendant la journée du 25, l'armée trompa l'ennemi par de faux mouvemens: tous les corps marchèrent sur Borisow, des batteries furent posées en regard de celles de l'ennemi, et l'on rassembla au même endroit tous les matériaux nécessaires à la construction d'un pont; mais, dans le même moment, on faisait des préparatifs à Weselowo, et l'artillerie traversait dans les marais que la gelée avait rendus praticables. Dans la nuit du 25 au 26, le duc de Reggio se mit en marche avec le 2^e corps, qui avait pour avant-garde la division du général Dombrowski. On éleva, sur la berge de la Bérésina, une batterie qui devait foudroyer l'ennemi dans la plaine marécageuse, en face de Weselowo, et l'empêcher de s'y avancer en masse.

Pendant toute la journée, la canonnade dura; il y eut de légers engagemens entre notre avant-garde et des partis russes. Les sapeurs et les pontonniers établirent deux ponts, l'un où devait passer les pié-

tons , l'autre pour les bagages et l'artillerie. La bravoure et la fermeté des travailleurs , qui restèrent des heures entières dans l'eau glacée pour conduire leurs travaux à la perfection , devinrent dans ce moment la sauvegarde de l'armée.

Le 2^e corps passa aussitôt que le travail fut terminé ; il soutint une légère attaque sur l'autre rive , et deux cents hommes périrent , tant de notre côté que de celui de l'ennemi. Bonaparte passa ensuite , et alla se placer , avec sa garde , à trois cents toises du pont , sur une hauteur qui s'élevait sur la route de Zemin. Le 3^e et le 5^e soutinrent , pendant ce tems , le duc de Reggio qui contenait l'amiral Tchitchagow. Le passage dura toute la nuit , parce que le pont , construit à la hâte , avait besoin à tout moment de nouvelles réparations. Le 27 on continua de passer , le duc de Bellune vint poser sur les hauteurs de Weselowo , avec la division Gérard et Dandels , tandis que l'arrière-garde , confiée au général Partouneaux , alla tomber , par une erreur de chemin , dans les bandes

de Platow et au milieu du corps du prince de Wittgenstein , qui s'était avancé pour arrêter notre arrière-garde. Six mille hommes furent faits prisonniers ; un seul bataillon de dernière arrière-garde arriva jusqu'à l'armée. Les équipages , la grosse artillerie défilèrent le 27 et le 28 ; il ne restait , dans la petite plaine de Weselowo , que des caissons , des fourgons , des employés militaires , des femmes et des enfans.

Jusqu'alors l'ennemi n'avait point tenté de nous intercepter le passage , en engageant une affaire décisive. Le 28 , à la pointe du jour , l'amiral Tchitchagow , qui avait réuni son armée , déboucha sur nos avant-postes par le village de Stachowa. Le duc de Reggio marcha en avant pour soutenir l'avant-garde , et une lutte s'engagea sur ce point avec acharnement. La garde était dans le bois et dans le marais , placée en réserve. L'ennemi fit presque reculer nos divisions , et le combat ne se rétablit que lorsque le duc de Reggio , blessé , céda le commandement au duc

d'Elchingen. Celui-ci chargea l'ennemi, et l'amiral se retira à la faveur de la nuit, sans oser le lendemain recommencer le combat. Il n'est point douteux que, si le maréchal avait été battu dans cette affaire, l'armée bientôt n'eût succombé aux forces réunies des corps russes. C'est à sa bravoure et à son dévouement que l'armée française dut son salut! Dans ces combats, le général Legrand fut blessé, et le général Zayonschek eut une cuisse emportée. Sur la rive gauche du fleuve, la canonnade se fit entendre le lendemain à dix heures du matin. Notre position désavantageuse ne nous empêcha pas de repousser l'ennemi : le général Fournier fit plusieurs belles charges, et le courage tint lieu de ce bonheur qui dépend si souvent des circonstances.

La plaine assez grande qui se trouve devant Weselowo était couverte de voitures brisées, de fourgons, de femmes et d'enfans; une partie de ces êtres faibles, exposée aux coups des deux armées, fut frappée par les boulets ou par les balles

des deux partis, noyée en voulant passer les ponts avec les troupes, ou écrasée par les chevaux. Les Russes portèrent notre perte, dans cette journée, à 10,000 hommes.

Le 28 et le 29, l'armée défila vers Zembin : elle s'étendit entre ce village et Pleszezeniczi. Bonaparte avait alors son quartier-général à Kamen.

On ne séjourna que peu de tems à Kamen : le quartier-général fut transporté à Sonorghoni. Ce fut là que Bonaparte remit le commandement au vice-roi, et que, monté en voiture avec deux de ses généraux, il abandonna les Lithuaniens et les Français, sans rien ordonner pour le salut des uns, ni pour la récompense des autres.

Ce honteux départ excita les plaintes amères et méritées des malheureux qu'il abandonnait ainsi aux angoisses du désespoir, et détruisit, non pas la discipline qui n'existait plus depuis long-tems, mais l'espièce d'union que le désir de la conserva-

tion avait formée entre la plupart des victimes de cette extravagante entreprise.

De Sonorghoni, l'armée se rendit à Wilna ; le chemin qu'elle parcourait offrait à chaque pas des officiers couverts de haillons, qui, appuyés sur des bâtons, la barbe et les cheveux hérissés de glaçons, se traînaient à pas lents. Chaque bivouac offrait le lendemain l'image d'un champ de bataille. Dès qu'un soldat venait à tomber, son plus proche voisin se précipitait sur lui, et malgré ses cris et ses prières, et avant qu'il fût expiré, le dépouillait pour se couvrir de ses vêtemens. Chaque jour, à chaque instant se renouvelaient des scènes d'horreur qui faisaient frémir l'humanité. Le froid était si atroce, que les soldats brûlaient des maisons entières pour éviter d'être gelés. Noircis de fumée, couverts de boue et du sang des chevaux qu'ils avaient dévorés, errant au milieu des corps à moitié consumés de ceux qui, pour avoir voulu se chauffer de trop près, n'avaient pas eu la force de fuir, et étaient devenus la proie des flammes ; de miséra-

bles soldats rôdaient, comme des fantômes, autour de ces vastes bûchers, regardant froidement les cadavres de leurs camarades, jusqu'à ce que l'épuisement, les faisant tomber pour ne plus se relever, les pieds nus et attaqués de la gangrène, ils se traînaient sans connaissance et expiraient bientôt. Beaucoup d'entre ces malheureux avaient perdu la parole et l'ouïe ; d'autres, plongés dans une stupeur frénétique, rôtaient les cadavres qu'ils rencontraient, et se nourrissaient de la chair de leurs camarades, ou bien ils se rongeaient leurs mains et leurs bras. On en voyait qui, trop faibles pour porter le bois nécessaire pour entretenir les feux qu'ils avaient trouvés allumés, se serraient autour d'un tison prêt à s'éteindre ; et couchés sur les cadavres de leurs camarades, mouraient aussitôt que le feu cessait, tandis que d'autres, totalement aliénés, venaient avec un rire convulsif se jeter au milieu des flammes en poussant des cris affreux et faisant d'horribles contorsions, et ils étaient bientôt suivis par d'autres infor-

tunés, que la vue de leur douloureux supplice ne pouvait arrêter.

L'armée quitta Wilna dans le plus grand désordre, laissant au pouvoir des Russes une foule de généraux, colonels, officiers, et plus de vingt mille soldats, qui, accablés par les fatigues et les privations, n'eurent pas le courage de faire encore quelques lieues pour assurer leur salut. Une nuée de cosaques poursuivait sans relâche l'extrémité de notre colonne; mais, fatigués de faire des prisonniers, ils n'emmenaient que les officiers de marque, et dépouillaient le malheureux soldat, qui bientôt périssait de misère et de froid.

Enfin, le 15 décembre, les misérables débris des corps d'armée, se trouvant réunis à Kowno, passèrent le Niémen, au nombre d'environ vingt mille hommes (1),

(1) Une note officielle publiée à Pétersbourg porte les pertes de l'armée française à 136,000 prisonniers, 900 pièces de canon, 100,000 fusils et 25,000 caissons, chariots, etc.; si on ajoute à ces pertes

seuls restes de près de cinq cent mille guerriers qui, six mois auparavant, étaient partis du même point pour faire la conquête de la Russie, et, couvant la route de morts et de mourans, passèrent la Vistule, et prirent des quartiers d'hiver à Plock, Thorn, Marienburg, Marienwerder et Elbing. Telle fut la fin d'une entreprise gigantesque dont on ne trouve d'exemple dans les annales d'aucun peuple, funeste effet de l'ambition effrénée d'un despote, qui sacrifia près d'un demi-million d'hommes pour satisfaire sa soif insatiable de régner.

Les Russes arrivèrent bientôt sur les bords de la Vistule, et forcèrent l'armée française de continuer sa retraite; mais elle ne l'exécuta qu'avec mesure et en défendant le terrain pied à pied malgré son

55,000 cadavres brûlés dans les environs de Wilna, et 253,000 dans les districts de Mohilow, Witepsk, Smolensk et Moscou, on trouvera que cette guerre a coûté à la France et à ses alliés 444,000 hommes.

extrême faiblesse ; enfin , elle prit position derrière l'Oder et l'Elbe , où les généraux s'occupèrent de sa réorganisation ; ce fut là qu'elle reçut de nombreux renforts , que son matériel fut recréé , et qu'elle prit des dispositions pour soutenir de nouveaux combats et pour ouvrir la campagne de 1813.

~~~~~

## CAMPAGNE ET BATAILLE

DE

## WATERLOO.

---

Nous avons publié une relation de la guerre de Saxe , qui suivit immédiatement la retraite de Moscou. Les campagnes en France , qui amenèrent la déchéance , sont le sujet d'un autre volume qui doit paraître incessamment.

En donnant ici une relation de la campagne de Waterloo , à la suite de nos désastres en Russie , nous avons voulu réunir , sous un même point de vue , les deux terribles catastrophes qui précipitèrent la chute d'un homme né pour le malheur de la France.

La famille des Bourbons était rétablie sur le trône de ses pères. La France avait reçu Louis XVIII avec un sentiment d'es-

poir et de confiance. La publication d'une charte constitutionnelle, qui reconnaissait les droits de l'homme, et rendait hommage à sa gloire récente, avait rassuré les esprits les plus inquiets, et les cœurs les moins confians. Mais la conduite du roi n'avait pas rempli les désirs d'une classe autrefois privilégiée, qui refusa de rendre hommage aux lumières et aux droits nouveaux. La noblesse ne perdit aucune occasion d'entraver la marche du gouvernement, de donner le change sur les intentions du monarque, et d'exaspérer des hommes qui, pour être restés en France depuis vingt-cinq ans, ne s'en croyaient pas moins dignes du nom de Français.

Les mécontentemens que firent naître les prétentions d'hommes revenus à la suite des Bourbons, furent accrus par quelques fautes des agens du gouvernement royal. On négligea trop de rassurer les acquéreurs des domaines nationaux, justement alarmés; on affecta imprudemment de laisser l'armée dans un injuste oubli; ces erreurs furent bientôt chèrement expiées.

§ Bonaparte, menacé dans l'île d'Elbe d'être transféré à Sainte-Hélène, avait incessamment les yeux fixés sur la France. Des rapports qu'il recevait lui peignaient cette nation comme opprimée, mécontente et demandant un libérateur. Son imagination ardente et inquiète ne voyait jamais que le succès de ses desseins. Croyant le moment arrivé de ressaisir le sceptre, il ne songea plus qu'à mettre à exécution le projet le plus hardi qui soit jamais entré dans la tête d'un homme.

Chacun connaît le succès de son entreprise, il n'entre point dans notre sujet de chercher les causes qui l'amènèrent, sans coup férir, dans la capitale du royaume. Ce que nous dirons seulement, c'est que le Roi, contraint de quitter la France, emporta avec lui des regrets unanimes.

Cependant les puissances alliées qui, par le traité de Paris, s'étaient engagées à maintenir la forme du gouvernement français, ne virent pas sans indignation la conduite de Bonaparte. Dès le 15 mars 1815, elles signèrent une déclaration par la-

quelle elles s'engageaient à s'unir contre l'ennemi commun.

Bonaparte voyait avec inquiétude des préparatifs aussi formidables. L'intérieur de la France n'avait rien qui rassurât son esprit alarmé. Forcé à la fois de résister à l'ennemi, et d'obéir à la volonté populaire, Bonaparte se trouvait dans une position fautive et embarrassante. Son pouvoir n'avait plus cette intensité qui lui eût été nécessaire pour organiser des moyens de défense capables de chasser l'ennemi.

Cependant l'armée, qui s'était déclarée en sa faveur, était toujours préparée à soutenir l'homme de son choix. L'appareil des troupes étrangères qui menaçaient le territoire d'un second envahissement, avait irrité un grand nombre de citoyens; l'appel fait par Bonaparte fut généralement entendu. On forgea des armes, on fortifia les villes; les places fortes furent réparées, et bientôt une armée nombreuse, bien équipée, pourvue d'un matériel immense, se présenta pour résister à un ennemi qui paraissait décidé à exercer sur les Français une vengeance éclatante, sous le pré-

texte de rétablir la maison de Bourbon sur le trône.

Les soldats français, dont la défection avait aplani la route à Bonaparte, n'avaient plus d'autre moyen de légitimer leur conduite que de remporter la victoire; ils devaient justifier, par leur bravoure, la révolution qu'ils avaient opérée. Bonaparte dut fonder sur eux ses plus solides espérances: chaque jour il passait des revues; il prodiguait les discours; à l'assemblée du Champ-de-Mai, il distribua des aigles, fit prêter des sermens; et, comme il ne conservait plus l'espérance de ramener les alliés à des vues pacifiques, il se prépara à marcher lui-même vers les frontières de France.

Les princes coalisés ne perdaient point de tems depuis leur première déclaration: ils signèrent, le 25 mars, un traité par lequel ils s'engagèrent à réunir tous leurs moyens respectifs pour maintenir le traité de Paris; chaque souverain promit de ne poser les armes qu'après l'expulsion de Bonaparte.

La coalition de 1814 ne se composait

que d'une partie du continent; celle de 1815 s'organisa d'une manière beaucoup plus formidable, tous les souverains de l'Europe reçurent l'invitation d'y accéder. L'Espagne, le Portugal, la Suisse, firent des manifestes contre l'homme qui était remonté sur le trône de France. Les Anglais et les Prussiens parurent les premiers en ligne : dès les premiers jours de juin, le prince Blucher et lord Wellington dirigèrent leurs colonnes vers les frontières de la Belgique. Bonaparte, après avoir créé, avec une célérité remarquable, une armée de plus de 110,000 hommes, la dirigea vers le point menacé. Lui-même partit le 12 juin.

Les corps réunis à Avesnes étaient au nombre de neuf; quatre de cavalerie et cinq d'infanterie. Les corps d'infanterie étaient les 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>, sous les ordres des lieutenans-généraux Drouet d'Erlon, Reille, Vandamme, Gérard et Mouton. La cavalerie était commandée par Grouchy, et partagée entre les lieutenans-généraux Pajol, Excelmans, Milhaud et Kellermann. La garde formait quinze à seize mille hom-

mes. Nous avons trois cents bouches à feu, et un matériel très-considérable.

Le 15 au matin, l'armée s'ébranla. L'ennemi avait deux bataillons sur la rive droite de la Sambre; l'un occupait Thuin, et l'autre Marchiennes; 300 hommes jetés aux avant-postes les couvraient. Le général Reille, envoyé à Marchiennes, chargea les Prussiens, et leur fit 500 prisonniers. La division de cavalerie légère du général d'Aumont sabra deux bataillons prussiens, et prit 400 hommes.

Le 15, à midi, le général Pajol entra à Charleroi. Une forte avant-garde du général Ziethen défendait la ville. L'ennemi essaya en vain d'en couper le pont, mais on ne lui en laissa pas le tems.

Le troisième corps, aux ordres du général Vandamme, suivit le général Pajol. Grouchy et la cavalerie d'Excelmans arrivèrent sur Gilly. L'ennemi, cherchant à se rapprocher de Blucher, se retira sur Fleurus : il fut poursuivi avec vivacité; les troupes n'avaient jamais montré tant d'ardeur. La position de Fleurus fut tournée et enlevée. Les quatre escadrons de



service de la garde, commandés par le brave général Letort, enfoncèrent trois carrés; les 26, 27 et 28<sup>e</sup> régimens prussiens furent mis en déroute, mais cet avantage fut payé cher : le général Letort périt avec un grand nombre de ses frères d'armes.

Pendant ce tems, le général Reille passait la Sambre à Marchiennes; il battait une brigade de l'armée des Pays-Bas, aux ordres du prince de Weymar. L'ennemi s'enfuyait sur Bruxelles. Notre artillerie légère nous servit beaucoup dans cette affaire, et dans celles qui se passèrent pendant toute la soirée; Frasnes fut occupé par l'avant-garde française. La position de Fleurus, qui est au sud-est de Frasnes, dépassée par notre gauche, était, à la fin de la journée, entièrement en notre pouvoir.

L'ennemi perdit, dans cette journée, 2,000 hommes, dont 1,000 prisonniers. Notre perte fut très-peu considérable.

Tandis que Bonaparte remportait des avantages signalés, le général en chef des armées ennemies, lord Wellington, ou-

bliait,





otre

rnée ,  
nniers.  
le.

t des  
f des  
ou-